

Anne-Claire Decorvet

Café
des Chimères

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« CAFÉ DES CHIMÈRES »,
TROIS CENT QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : PHOTO « BESAME MUCHO »,
PHOTO TRANSMISE PAR PAUL ROJAS CARSTENSEN
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-432-8
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2018 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À GABY,
*qui crée les belles rencontres
et sait réparer les mauvaises*

1.

L'ENQUÊTE

MON ENQUÊTE a démarré sur un caprice ! Une lubie qui m'est venue un matin de juin, quand dehors le soleil se faisait lourd et que je rêvais de promenades au bord de l'eau. Mes pensées s'échappaient plus loin que les navires invisibles, au-delà du lac et des montagnes bleues. L'été me tirait vers le large, et je n'en pouvais plus de vivre enfermée ! J'avais besoin d'insouciance et de liberté, si bien que mon enquête a commencé comme un jeu sans conséquences et sans enjeux. Puis elle est devenue ma drogue !

Au gré de mes insomnies, devant l'écran noir qui me cachait du monde et des gens, l'enquête était mon opium et mon vice, ma fumée et mon trip. Un besoin criant qui hurlait jusque dans mes os ! J'y ai laissé des plumes et ma peau, des lambeaux de chair et des sommes inconsidérées qui – pour tout avouer ! – ne m'appartenaient pas. J'y ai perdu des heures blanches et des jours gris, la main sur le clavier, l'œil cerné de nuit. Quant à ce que j'y ai gagné...

Je l'aurai découvert à la fin du parcours et, si c'était à refaire, sans doute que je reprendrais la

même route, à la même allure et par les mêmes détours. Je rejouerais le même jeu, quelle qu'en soit l'issue, parce que ma quête était excitante et navrante à la fois, qu'elle m'a procuré les sensations les plus extrêmes et que ça, ça ne se refuse pas ! Qui voudrait d'une vie terne où l'on rejoue cent fois le même scénario ?

Tout a commencé le jour où Julie est entrée d'un pas pressé dans le bureau de la rédaction.

— Qui veut se charger de l'enquête au sujet des sites de rencontres ?

J'ai crié « Moi », le doigt levé comme une enfant.

Les jeunes et jolies stagiaires ont souri sans un mot, celles qui auraient bouclé le reportage en un temps record, et leurs lèvres affichaient comme sur une enseigne en lettres énormes illuminant Paris : « Voilà Salomé, l'antiquité qui s'expose en rayon sur un site de rencontres ! » Elles se sont tues, par charité. Mais je m'en foutais, des néons brillant sur leur bouche astiquée et des morsures prêtes à jaillir de leur sourire acéré ! Ce jour-là je n'avais rien à perdre, après tout, qu'un peu de temps gaspillé dans une autre enquête et, pour le feuilleton d'été, tout valait mieux que les accidents de la route ou les excréments canins. Julie, d'abord surprise, a lâché :

— Parfait ! Ce sera plus représentatif ainsi.

Car les chimères qui se mettent en vitrine sur un site de rencontres ne sont en réalité ni sublimes ni déesses, hors de la vie rêvée de l'imagination ! Pas comme vous, mes jeunes collègues, qui n'excédez pas vingt-cinq ans, sortez tous les soirs et

m'accablez de vos plaintes hypocrites: «— Ah, je n'en peux plus! Qu'ils sont... — Quoi? Qui donc? — Enfin, tous les hommes! Ils sont lourds, ils sont écrasants! Comme si tu ne le savais pas, Salomé... » Vous riez sous cape et soupirez d'un air entendu, car à l'évidence il manque une case aux mots croisés de mes rencontres.

Savez-vous qu'à vingt ans moi aussi je drainais les amants dans mon sillage? Et tout comme vous, je les jugeais si souvent pesants, si souvent décevants; depuis tout ce temps, j'ai même oublié ce que j'en pensais, tel un souvenir étranger, lointain, d'une ancienne Salomé dont je me suis absentée! Ils se sont raréfiés, ces dernières années, ils ont pratiquement disparu de mon horizon, même si j'ai parfois tenté des incursions chez des amis, dans des croisières ou sur les terrains de sport.

Aujourd'hui je pourrais fouiller sans retenue les sites de rencontres au nom du journal avec l'impérable alibi d'un feuilleton pour Julie. Mêler sa quête à la mienne et traquer l'oiseau rare en son nom. Me faire un prénom dans la presse et croiser l'homme...

Elles rient, les jolies stagiaires, la nuque inclinée sur leur clavier comme s'il affichait les caractères secrets de mes rêveries. Elles les jugent déplacées. Pour elles, je suis périmée depuis des siècles, hors d'âge et dépourvue de désirs. Et moi, je songe que c'est certainement moins facile à cinquante ans, même si mon style est meilleur que le leur et mon orthographe... Est-ce que ce ne sont pas là les meilleurs atouts d'une journaliste?

J'ai pris plaisir à choisir un pseudonyme et me décrire en quelques mots, présentant ma meilleure photographie et rêvant que j'aurais peut-être une chance au milieu des autres, imaginant celui qui, de l'autre côté de l'écran, ferait glisser sa main sur moi comme une caresse. Anticiper son geste et me sentir attendue, désirée, c'était tentant. Naïf, aussi. Pour tout dire : inconscient. Stupide et téméraire !

À quel instant l'enquête s'est-elle muée en quête, je ne saurais le dire. Mais c'est arrivé un jour, et je suis maintenant la proie d'une obsession.

Mon reportage a commencé comme un jeu léger, puis il s'est mué en mécanique inexorable, en engrenage impitoyablement vorace. Et de roue dentée en crémaillère, je me suis effilochée au fil des rouages, laissant derrière moi des fragments de chair et des filaments d'os aux dents qui me happaient. J'ai fini par n'être plus qu'un petit bout de viande hachée entre deux pignons bloqués sur arrêt. La machine s'était grippée.

Comment je m'en suis sortie ? En pièces détachées, évidemment !

FEMME INFINIMENT

LE QUOTIDIEN DE VOTRE QUOTIDIEN

Salomé Dutilleul

5 juillet

MAXIME

Maxime avait proposé le Café des Chimères et j'avais accepté, pour le nom... J'ai découvert une salle étroite aux murs turquoise, à la façon d'un café créole. Le dossier des chaises aux fonds de paille usée par des millions de fesses était d'un orange éclatant, bleu pétrole ou fuchsia: des coloris qui appellent au rhum doux des îles, à la nonchalance et la tequila. J'ai raffolé du cadre et j'ai pensé que j'y reviendrais souvent, surtout l'hiver, quand la grisaille aurait mangé toute joie et toute couleur !

Il attendait devant son verre à pied rempli d'une boisson pourpre assortie au décor et j'ai commandé ce qu'ils avaient de plus bleu, dans une teinte indigo. La serveuse a posé devant moi un mélange exquis débordant de fruits frais dont je ne soupçonnais pas la teneur en alcool. Ce jour-là je démarrais mon enquête et, pour ce premier rendez-vous, je m'étais montrée impitoyablement sélective, optant pour un professeur d'université ! Ce titre ronflant parait Maxime d'une auréole de science et de savoir-vivre. Ainsi j'étais assurée de vivre au café créole un échange haut de gamme entre personnalités supérieures, du moins pour ce qui le concernait. Je suis tombée de haut, de bien plus haut qu'une chaise en paille usée maintes fois

repeinte, et ma chute a dû laisser quelques souvenirs écarlates au sol rouge sang du Café des Chimères.

Il a regardé sa montre avant même de me saluer :

— Vous êtes en retard !

À la première seconde, j'avais déjà perdu l'avantage...

J'ai bafouillé je ne sais quoi, des paroles stupides sans doute car il les a balayées d'un revers de main, comme on efface un tableau noir. Il était grand, d'une maigreur ascétique ainsi que tous ceux qui ont longuement fréquenté les bibliothèques plutôt que les bars ou les chefs étoilés. J'ai connu un bref instant de panique en songeant qu'il enseignait peut-être les mathématiques et que j'allais rejouer devant lui l'examen lamentable de ma fin de scolarité, puis je me suis souvenue qu'il était professeur en faculté de psychologie, domaine où je ne suis pas dépourvue de notions.

— Prenez place, a-t-il ordonné en me désignant une chaise de l'index.

Je me suis assise d'une fesse prudente sur le siège bancal, hésitant sur le dialogue à tenir. Une brève présentation, peut-être ? Il ne savait rien de moi, j'étais restée sur une discrète réserve au cours de nos échanges virtuels.

— Je suis titulaire de deux doctorats, m'a-t-il annoncé d'emblée. En psychologie et pédagogie, ces mamelles auxquelles je m'abreuve depuis des décennies. Je dois reconnaître que je suis un maître en ces matières.

— Excellent, j'ai répondu. Quant à moi...

Déjà il me coupait la parole.

— ... car l'une ne va pas sans l'autre ! Un pédagogue dépourvu de psychologie n'est qu'une âme incomplète. À l'inverse, un psychologue...

À cet instant, la serveuse, occupée à livrer ses cocktails, l'a heurté du coude dans un tintement cristallin de verres et de glaçons, laissant couler sur son cou quelques éclats d'un liquide moiré. Maxime s'est relevé d'un bond, la main sur sa nuque, une expression de fureur sur le visage.

— Eh bien ! vous douchez les clients, Maladroite ? Est-ce au loto que vous l'avez gagné, votre diplôme ?

Apeurée, la serveuse en reculant fit tomber sur le sol à carreaux rouges le restant des verres et des liquides. Je me suis penchée avec intérêt sur le désastre car la résultante de tous ces coloris m'intriguait fortement. Que formeraient ces mélanges de jaunes et de bleus, de roses et de verts ? Et quelle nuance l'emporterait sur toutes les autres ? Je pariais sur le bleu mais déjà Maxime invectivait la serveuse, ayant remarqué sur son pantalon des maculatures... eh bien j'avais raison, c'était un bleu sombre aux reflets soyeux !

— Débile, hurlait-il. Imbécile !

J'attendais la prochaine rime en « ile » – facile ! – mais Maxime à bout de souffle manquait de veine poétique.

— Futile ? j'ai suggéré.

Son regard noir en direction de mon verre à moitié vide a détonné brusquement, dans le bariolage des murs et des boissons, des chaises et des paupières bleutées, et soudain le café créole s'est assombri. Je ne m'en suis pas souciée, rien n'entamerait ma bonne humeur dans cette explosion de tableaux alcooliques, et j'étais disposée à renouveler ma commande d'indigo.

— Encore un, j'ai dit sobrement à la serveuse.

— Attention mon pantalon, Maladroite ! a rugi Maxime.

Je flottais dans une brume irisée comme un arc-en-ciel. Au loin la pluie d'été se précisait, précédée de légers coups de vent qui parfumaient par à-coups le café de pollens et de carburant. Subitement Maxime ne m'impressionnait plus : ses titres et ses certificats, son avalanche de papiers blancs calligraphiés de noir me semblaient dérisoires, à l'aune de cette fête colorée au Café des Chimères.

— Ainsi tu es célibataire ? demandait Maxime.

Sans attendre de réponse, il enchaînait :

— Moi je suis en instance de divorce.

Il a jeté sur la serveuse un regard méfiant tandis qu'elle apportait mon second cocktail en tous points semblable au premier : des fruits, des glaçons... j'en salivais d'envie ! Je désirais l'engloutir d'un coup, m'en étrangler jusqu'à ce que l'ivresse m'emporte bien au-delà de la conversation d'un professeur en faculté.

— Ça fait des mois que Bobonne a des exigences...

— Yvonne ? ai-je demandé, peu sûre de mon ouïe en phase d'ébriété.

— Euh... non ! Bobonne s'appelle...

À son tour il hésitait, si bien que l'idée m'est venue que le prénom de son épouse était depuis longtemps tombé dans un trou noir de sa mémoire, un abîme au fond duquel il ne fouillait plus depuis des années. En tout cas, jamais il ne l'a prononcé devant moi, je ne connaîtrais d'elle que ce surnom qui m'évoque une femme en chair épanouie, une vraie bonbonne à gaz.

— Elle est partie, elle est revenue, je l'ai mise à la porte...

Et ses allers-retours rythmaient la valse des verres indigo sur la table en bois poli par des années d'usage au Café des Chimères, où les amants qui ne se reverront plus se donnent des rendez-vous ratés pour des enquêtes en forme de beuveries tristes.

— Elle est repartie.

À présent je voyais double et Bobonne exécutait sous mes yeux des saltos avant, saltos arrière, en dérapant sur les débordements de mes cocktails.

— Avec Ducon !

— Simon ? j'ai demandé en bredouillant.

Leur histoire était compliquée et mon ivresse ne l'était pas moins. Voilà que l'ingrate Bobonne et l'infâme Ducon s'étaient unis pour se foutre de sa gueule derrière son dos, sans respect pour ses diplômes et sa psychologie. Ils l'avaient traîné dans la boue de l'adultère et rien n'y avait fait : ni les menaces ni les chantages. Il n'a pas parlé de supplications, Maxime. Ce n'était pas son style, l'écrasement devant Bobonne ou Ducon !

— Vous avez des enfants ? j'ai demandé pour atténuer sa morosité.

J'ai cru l'entendre marmonner « Jean-Luc » – un prénom de vieux ! – mais il entendait par là Glandu, sorte d'asperge inutile qui traînait ses baskets d'auditoires en facultés dans le but unique de faire chier son père en touchant des allocations d'études. Il avait tout raté, Glandu, lors de ses errances universitaires, et son vagabondage le poussait présentement du côté des Lettres parce que n'importe quel abruti parlant français peut réussir un diplôme en cette langue, excepté Glandu, naturellement !

— Justement, j'ai fait les Lettres ! me suis-je exclamée joyeusement.

Le regard dénigrant de Maxime a glissé sur moi comme un cocktail renversé par une serveuse servile sur un pantalon de lin. Je lui ai souri sans arrière-pensée – un sourire large ! – car en cet instant j’aimais tous les buveurs, au Café des Chimères, et j’aurais même embrassé Glandu s’il était venu là se réconcilier avec son père en jurant de ne plus lui manquer de psychologie ni de pédagogie.

— J’ai également une fille...

— Bravo, j’ai dit. Vous avez mis Bobonne au boulot.

— Ce n’était pas le plus difficile, a répondu finement Maxime. Ainsi va la destinée des poules... elles pondent absolument sans effort.

— Et ne seraient rien sans le coq...

Il avait carrément raté le doctorat de l’humour au second degré, Maxime ! Il n’en avait peut-être jamais su l’existence, et si sa conversation n’en manquait pas, c’était sans doute involontaire. Avais-je bien entendu « pétasse » ? J’ai jeté l’œil à droite, à gauche, en direction de la serveuse aux deux mains gauches et du côté de mes poignets... Je ne devinais pas l’objet de son mépris, mais je me suis vite ressaisie.

— Ainsi votre fille se prénomme Sébastienne. Et...

Pétasse, ainsi nommée en raison de ses fanfreluches et frisottis, manucures et minijupes, allait déambulant dans la vie, occupée à dépenser l’argent de papa dans des extravagances dignes de Bobonne. Ah, la pomme n’était pas tombée loin de l’arbre et la psychologie n’empêchait pas la misogynie ! Maxime avait dans la voix, pour évoquer Pétasse, des tremblements de rage et des déraillements de ton qui pouaient la haine. Il me fallait d’urgence un énième indigo.

— Changez de couleur, a proposé la serveuse. Une nuance plus claire, une sorte d'azur un peu moins alcoolisé...

— ...entièrement d'accord, a décidé Maxime en mon nom. Maladroite, on laisse tomber le bleu roi.

Mais le cocktail délavé sentait déjà la fin de soirée qui tourne en eau de boudin, la sale macération qui sème un écœurement dans la gorge et du doux dans les gencives. Je n'en voulais pas, de son eau de vaisselle ! Il me fallait du violent, de l'éclatant, du bien corsé qui me permettrait de supporter, quelques minutes encore, les récriminations de Maxime.

Il m'a laissée payer mes boissons sans sourciller, nous avons partagé la note à défaut d'autre chose et sommes partis dans la pluie douce qui démarrait sa chute sur les pavés marqués de poussière. J'avais mon parapluie à la main, si bien que Maxime en a profité pour suggérer :

— Puisque vous êtes équipée, vous pouvez me raccompagner jusqu'à ma voiture.

Alors, sous l'averse tiède de juillet, nous sommes allés dans l'air humide qui nous cernait, moi portant haut les couleurs de mon parapluie, et Maxime à mon côté, voûtant sa haute silhouette sans jamais proposer son aide.

— C'est que vous êtes petite ! a-t-il constaté.

Deux fois docteur, et c'est à moi de jouer la statue de la Liberté, le bras levé pour le préserver de la pluie ! L'abruti...

À peine le véhicule ouvert, Maxime s'est engouffré dans sa voiture et m'a claqué la portière à la face. Inutile de jouer les prolongations, le jeu s'arrêtait là. J'étais prête à laisser la place à d'autres, tout comme

Bobonne avait délaissé son docteur en psychologie pédagogique.

— Adieu, j’ai laissé tomber.

Maxime avait déjà démarré.

J’ai repris le trottoir en sens inverse et j’ai regagné ma voiture, où je me suis effondrée d’un profond sommeil d’ivrogne, le nez sur le volant.

Dans mon rêve ils cheminaient tous les cinq : au premier rang Bobonne et Ducon, portant fièrement la bannière des cons. Derrière eux Pétasse et Glandu se disputaient la possession d’un bréviaire intitulé Dancing et Shopping cependant que Maxime, en silhouette ténue dans le lointain, s’époumonait, ses diplômes inutiles à la main comme un foulard au poignet d’un voyageur, sur un quai de gare.

FEMME INFINIMENT

LE QUOTIDIEN DE VOTRE QUOTIDIEN

Salomé Dutilleul

6 juillet

JULES-ANTOINE

Jules-Antoine était posté sur le seuil, un couteau à la main, son polo protégé par un tablier semé de taches écarlates. Un instant j'ai cru voir un boucher dans l'embrasure et je suis restée tétanisée, prête à tourner les talons. Je dois ajouter qu'il était gras, le ventre énorme et bas, les joues envahies d'une barbe de trois jours où les vides et les pleins se côtoyaient : très éloigné de ce que promettait sa photo qui devait dater d'un siècle ! À des années-lumière de sa carte de visite : ancien avocat spécialisé dans le droit des affaires. J'ai reculé d'un pas, mais il m'a tirée vers lui d'un mouvement prompt tout en désignant du couteau sa tenue sanglante :

— C'est la journée des totoches. Excuse un peu le désordre.

Il m'a menée dans sa cuisine, obscure après la clarté du dehors, et je l'ai suivi, la bouche clouée par la curiosité. Sans un regard pour le jardin potager, la prairie et le coin de pays qu'on devinait au-delà, j'ai mis mes pas dans les siens. Peut-être parce que la route m'avait fatiguée et que je m'étais perdue trois fois sur le chemin pour arriver sur ce terre-plein qui dominait la plaine en pente douce. Après tout, c'était moi qui avais fait l'effort de venir jusqu'à lui, et j'espérais une récompense en

forme de café corsé sous une tonnelle ou de sieste à l'ombre d'un parasol. Enfin le repos, l'oubli, la détente après deux heures de trajet ! Surtout je comptais percer l'énigme de ses mystérieuses totoches. J'imaginai : journée des « belles-doches » ? ou des « gros thons moches » ? à moins que ce soit « barbecue et tournebroches » ?

D'un geste ample de la main, Jules-Antoine a désigné des entassements de tomates qui répandaient dans l'air une odeur sucrée. Et la cuisine entière rayonnait d'une sorte de lumière rouge qui filtrait des paniers, des cuvettes à linge et des seaux métalliques débordant de tomates mûres à point, presque fondues dans un jus visqueux.

— Les totoches de mon jardin, m'a-t-il annoncé d'un ton fier, épiant ma réaction.

Enchantée de faire votre connaissance, ai-je pensé en me retenant de leur serrer la main.

— Tu en as des quantités ! j'ai répondu sobrement.

— Je les ai ramassées ce matin. Pas le temps d'attendre.

Il semblait soucieux, Jules-Antoine. Passablement préoccupé par ces centaines de kilos rouge vif qui pourraient lentement sous nos yeux s'il n'y mettait bon ordre.

— Il faut démarrer la cuisson du coulis.

Pardon ? J'avais bien entendu ? Démarrer qui ?

Jules-Antoine a sorti de sous l'évier une impressionnante bassine et m'a montré comment couper ses totoches avant de les faire glisser, jus compris, dans la casserole. Puis il m'a confié son Opinel avec réticence.

— Je ne vais pas me trancher les doigts, l'ai-je rassuré.

— C'est pas ça. Je suis pas certain que tu saches correctement couper les totoches, a-t-il répliqué.

Je n'ai pas eu d'autre choix que d'empoigner le canif à mon tour et d'exécuter trois tomates sous son œil inquisiteur. Quand il a compris que le maniement du couteau n'avait pas de secrets pour moi, Jules-Antoine s'est éloigné d'un mètre et j'ai pu reprendre mon souffle tandis qu'il s'attelait à la cuisson du coulis. Je transpirais dans la cuisine en ébullition, la sueur roulant sur ma nuque et sous mes bras cependant que Jules-Antoine lançait de fréquents regards dans ma direction, ses sourcils en broussaille arqués comme des accents circonflexes. Et le niveau de tomates ne baissait pas... À peine un demi-seau depuis que j'avais sonné, pimpante et bien coiffée, à la porte de son chalet.

« J'habite à la campagne, avait-il écrit. Ça te changera de ton quartier pollué. »

En fait de campagne, il n'avait pas menti. Le paysage était doux, fait d'ondulations successives où les champs de blé déjà coupé alternaient avec des bosquets d'un vert intense dans la chaleur de juillet. Le chalet dominait une prairie herbeuse où paissaient trois chèvres dont j'entendrais tinter les grelots durant tout l'après-midi. Par-delà la planche à découper noyée d'une marée saignante, j'observais l'œil oblique qu'elles tournaient parfois dans ma direction et je voyais leur barbiche frissonner d'un fou rire tandis que je me liquéfiais dans la cuisine irrespirable. Alors qu'un soleil éclatant transformait les totoches en autant de grenats flamboyant dans la casserole, j'aurais désiré glisser pieds nus sur l'herbe et m'affaler comme elles sous le cerisier, riant avec les chèvres de cette rencontre

incongrue. Mais Jules-Antoine ne relâchait pas sa pression, ses yeux divergents dirigés simultanément vers mon tranchoir et vers le jus douceâtre en ébullition devant lui.

— Ça va, tu as trouvé la cadence, a-t-il approuvé.

Peut-être pensait-il que j'allais fondre de bonheur sous son compliment, comme une totoche en purée sur la flamme. En réalité, je n'en étais pas loin, les joues écarlates et les cheveux défaits. La hotte au-dessus de la cuisinière avait des ratés, sans doute était-elle obstruée par des siècles de coulis bouillonnant chaque été quand les tomates arrivent à maturité. Quelques heures encore, et il ne resterait de moi qu'un tas de chair fondue sur le carrelage d'un inconnu dont j'étais venue faire la connaissance et qui m'avait mise à l'ouvrage aussitôt, tel un survivant de la préhistoire. Jules-Antoine ne me laissait aucun répit, mais j'étais déterminée à mener l'expérience aux confins de l'absurde, avide de sonder l'âme humaine: la sienne, et surtout la mienne! Jusqu'où irait-il dans l'exploitation, jusqu'où irais-je dans l'asservissement? J'étais curieuse de le vérifier.

— Va laver les bocaux, m'a ordonné Jules-Antoine. Attention, c'est important qu'ils soient bien désinfectés.

« Fais-le toi-même », ai-je pensé. Mais je n'ai rien répondu.

Débordé par l'ampleur de la tâche et les quintaux de totoches, il m'a finalement cédé sa place devant la bassinoire. Alors j'ai compris ce qu'éprouve un suspect qu'on épie avant de l'épingler! Comme je touillais les tomates à l'aide d'une spatule en bois, Jules-Antoine lançait dans ma direction de fréquents regards appuyés, tout chargés de suspicion.

— Pas trop fort, le feu, disait-il.

Ou bien :

— Remue un peu, le fond va coller.

Quand le rouge du crépuscule est venu s'unir au flamboiement sombre des tomates au fond de la baignoire, je ne sentais plus mes pieds, gonflés par des heures de surveillance immobile. Il me semblait mélanger, broyer, malaxer, déverser depuis des siècles une mixture sanguinolente dans des millions de bords que Jules-Antoine alignait méthodiquement sur des kilomètres d'étagères. Il me venait des envies de meurtre, à touiller la chair détruite de ses tanches, et l'Opinel couvert de rouille ou de sang dans les rayons déclinants du soleil aiguillait mes pulsions. Quand il a vissé le dernier couvercle sur l'ultime bocal, j'ai pensé m'affaler d'inanition dans la baignoire.

— Attends, c'est pas tout ! m'a-t-il enjoint. Maintenant place à la vaisselle.

Et pendant qu'il profitait des dernières lueurs sur la campagne pour rentrer ses chèvres ironiques, j'ai dû relaver l'entier du carrelage, effaçant les derniers indices du meurtre des tanches. Il ne subsistait plus une tache suspecte au moment de s'attabler, la nuit tombée, devant le plat de spaghettis que j'avais préparé. Je n'avais pas seulement humé l'air doux de la prairie ni respiré les odeurs du soir. On n'entendait que le silence, au loin comme à la table de cuisine, et le bruit sourd de nos mastications. J'espérais m'écrouler sur un matelas sans rêves et me réveiller à l'aube d'un dimanche à la campagne comme on les imagine au cinéma, sans moustiques et sans tomates.

— Au lit, a soupilé Jules-Antoine aussi dolent que moi.

Je pensais qu'il allait m'indiquer ma chambre, mais voilà qu'il me menait vers la sienne en bâillant comme un porc-épic avant l'hibernation. J'ai voulu reculer. Non, pas ça ! Pas après ces heures d'enfer auprès de la bassinoire, il ne va pas m'infliger ça ! Mais si je le plante là, si je m'en vais, jouant la femme indignée, je ne trouverai pas un hôtel ouvert, et rentrer de nuit, fatiguée comme je suis, me taper la route en zigzaguant, risquer l'accident sur des chemins que je ne connais pas, dans une campagne au milieu de nulle part, écraser quelques chèvres oubliées sur la prairie... Saloperie d'enquête et calamité de totoches !

À bout de souffle, je me suis écroulée sur son drap.

Jules-Antoine a tendu la main dans ma direction, je l'ai repoussé fermement de son côté, puis j'ai entendu monter ses ronflements très vite. Ah, le silence et l'air pur de sa campagne ! Je croyais dormir à Cornavin derrière la gare, et mes cheveux tout imprégnés d'un coulis dense avaient perdu le parfum du shampoing.

Sur ce lit inconnu, parmi ces odeurs étrangères, alors le sommeil m'a désertée. J'aurais voulu m'endormir, et chacune de mes cellules y aspirait, mais le chalet résonnait de bruissements doux, de chuchotements furtifs dans la pénombre. Une lune montante entamait les fentes des volets, faisant courir sur le plancher des serpents roux qui se chevauchaient. Rien ne m'était familier, dans cette chambre à l'opposé de la mienne, et l'homme qui ronflait à mes côtés n'était pas le moins inquiétant du décor. Après le sommeil de plomb des premières heures, il avait été saisi de spasmes violents qui le secouaient, l'ébranlaient

du haut en bas. Ses jambes et ses bras se déroulaient par à-coups, projetant ses coudes ou ses pieds dans mon dos chaque fois que l'endormissement me cueillait. Je me redressais alors dans un sursaut, le souffle coupé, mais jamais il ne se réveillait. J'attendais que reprenne le rythme égal de ses ronflements pour me détendre à nouveau, le corps tendu d'appréhension. J'imaginai la secousse qui l'éveillerait définitivement, ses nouvelles tentatives au petit matin, sa poitrine à l'image de son crâne : une alternance de touffes grisâtres et de peau nue, une horreur... Alors le sommeil me fuyait pour une heure encore et je ne sombrais pas.

La lune a pâli lentement, s'effaçant devant l'aurore : une aube rose et pourpre dont j'ai vu monter la lumière par les fentes des volets. Dans la paix du matin je me suis endormie enfin, peu avant que Jules-Antoine ne me réveille en sursaut :

— Debout, paresseuse ! Il est 8 heures.

Alors j'ai cru qu'il m'aspirait d'un puits sans fond, d'une nuit qui me tenait encore aux talons, m'engluait de ses lambeaux cotonneux. Les yeux collés, je n'y voyais plus, ne reconnaissais rien, surtout pas Jules-Antoine habillé d'un costume foncé d'une élégance rare en cette campagne.

— La messe est à 9 heures !

Et alors ? ai-je pensé.

— Je n'ai jamais manqué une seule messe !

— Eh bien ! vas-y sans moi, je suis protestante, ai-je répliqué.

Même son silence éloquent ne m'a pas sortie des profondeurs où je me prélassais. Je ne me suis réveillée qu'à son retour de l'église, ouvrant les yeux sur un

matin doré, les volets qui laissaient passer le bêlement des chèvres et le tintement de leurs grelots. J'ai pensé que la journée serait parfaite pour un pique-nique au bord de l'eau, sous de grands saules argentés.

— Mais j'y pense, a sursauté Jules-Antoine, tu n'as pas encore visité la maison !

Eh bien oui ! De son terrain sur la colline, je n'avais jusqu'alors entrevu que le parking et trois chèvres sur un morceau de prairie. Quant au chalet, j'en avais récuré la cuisine et quelques milliers de bocaux, j'avais fugitivement testé la chambre au premier étage, et pour le reste je me trouvais en territoire inconnu.

C'était un encombrement de bibelots, de meubles inutiles et lourds en bois foncé, de rideaux tout chargés de poussière. Il m'a suffi d'un regard à droite et d'un coup d'œil à gauche pour me convaincre que jamais je ne reviendrais sous ce toit, même habité par un Apollon courtois qui ferait touiller ses coulis par une femme de ménage. En vérité ce que j'ai préféré, chez Jules-Antoine, c'était ses chèvres au sourire narquois. Mais avant de les rejoindre au dehors, il ne m'a fait grâce d'aucun mètre carré de son chalet de bois noir : un grenier, le débarras, la chambre d'amis – il en possédait donc une ! – et le système ingénieux pour évacuer ses ordures à la cave.

— À propos de cave, me dit-il avec fierté, viens voir ma réserve.

Et là, dans une salle lambrissée de pin clair et tapissée d'étagères jusqu'au plafond, j'ai découvert avec stupeur une alignée de bocaux comme je n'en avais jamais contemplé de ma vie, pas même au Comptoir Colonial au moment d'établir ma liste de mariage. Ils étaient classés par ordre et désignés par les mentions

Sucré d'un côté, Salé de l'autre. Puis venaient les subdivisions, les indications de date et de contenu : *Gelée de coings, Vinaigre de pommes, Eau-de-vie de gentiane...* Et surtout, j'ai découvert un pan de mur entier garni de cornichons que Jules-Antoine a contemplés avec émotion.

— C'est ma femme qui les a préparés, m'a-t-il précisé. C'était une experte en cornichons.

Face à son air navré, pour la première fois j'ai senti un élan de sympathie envers Jules-Antoine.

— Elle est morte ? ai-je demandé.

— Non, partie...

J'ai manqué lui rire au nez. Sa femme avait donc fui, laissant derrière elle un lit vide et des millions de bocaux remplis de salé sucré qui fleureraient bon tout au long de ses années d'absence. Et si Jules-Antoine éprouvait le besoin de s'exposer sur un site de rencontres, c'était pour ne pas avoir à tourner, seul, une alignée de capuchons métalliques dans le silence de son chalet, dévissant chacun des couvercles avec mélancolie jusqu'à ce que le mur vide le laisse face à lui-même au fond de son entrepôt.

Il s'est tourné vers moi :

— Je dois reconnaître qu'en ce qui concerne les toches, tu es très bien aussi !

Il me souriait dans la pénombre de sa cave où le miroitement des bocaux lançait des éclats vitreux. C'était un sourire engageant, peut-être dénué d'arrière-pensées, mais subitement juillet m'a semblé plus froid que novembre, et je me suis imaginée dans sa cuisine, assignée pour des siècles à touiller les coulis, démarrant l'année par les fraises au printemps pour enchaîner les saisons qui ne m'épargneraient ni les

abricots ni les courgettes, ni les myrtilles ni les pruneaux, sans oublier les... – que sais-je, enfin, je suis citadine et ne connais rien aux aléas des vergers ni quelle est la saison des champignons – bref, en cet instant je manquais d'air, étouffée sous des quintaux de nourriture en conserves au fond d'une cave à la campagne. Et j'ai senti monter la nostalgie de mon quartier pollué.

— Je voudrais caresser les chèvres, ai-je exigé fermement.

La brise légère qui balayait le plateau m'a menée droit au cerisier. Campées sur les taches de soleil, elles observaient ma démarche d'un œil effronté, leur grelot soudain muet. Une odeur puissante montait de la terre, un remugle de crottes et de suint, pourtant ce sont les chèvres que je regretterai : leur barbiche en virgule et leur regard narquois. Quant à Jules-Antoine, il est resté figé sous le cerisier, sans voix tandis que j'ouvrais la barrière et regagnais ma voiture. Il ne m'avait pas contrariée, il n'avait jamais haussé le ton, pas même à l'heure de la messe, et ne m'avait adressé que des compliments !

Je me suis éloignée dans le tintement doux des grelots, laissant derrière moi combien de bocaux de coulis ? J'en avais perdu le compte. Alors j'ai mis le moteur en marche, ayant compris ce qu'était la journée des totoches. Pas celle des brioches ou de la bidoche, ni celle du cinoche ou de la téléche !

Assurément c'était la journée des « pauvres cloches ».

— **J**E SUIS ATTERÉE, a commenté Julie. Irrémédiablement, profondément navrée!

— N'est-ce pas? j'ai répondu. Que les hommes sont décevants!

Julie s'est tournée vers moi, des éclats noirs dans la prunelle. Elle était magnifique ainsi.

— Salomé, c'est ton papier qui est consternant.

— Ah bon? j'ai seulement répliqué.

Mes articles avaient paru la semaine précédente en pièces détachées, à la façon d'un feuilleton d'autrefois, reflétant mot pour mot la progression de mon enquête. J'y détaillais ma façon de me présenter – cette photographie de mes vacances à La Canée, l'été dernier, sur la plage où se profilait la silhouette ombrée des collines en arrière-plan – puis comment je m'étais créé cette identité sérieuse, un peu rêveuse, en quête de stabilité. C'était le profil de nos lectrices, de ces femmes qui dépensent un billet jaune pour s'offrir un peu de réconfort emballé dans du journal comme un ravioli frit glissé dans son papier gras, croisant les doigts pour qu'à l'issue du feuilleton je finisse aimée, pacsée, mariée qui sait... Car si moi,

Salomé, mise en vitrine entre ces filles parfaites avec ma tenue de tous les jours, mes cheveux de tous les jours et mon visage exactement semblable au leur, je sortais du lot pour un seul homme, alors leurs intimes espérances étaient justifiées. Et j'aimais vendre du rêve au plus grand nombre !

— Redescends sur terre, a grondé Julie. Ne prends pas nos abonnées pour des idiots !

Elles le sont pourtant, j'ai pensé.

Mais je me suis tue, à mon habitude.

— Vois-tu, Salomé, m'a dit Julie du ton qu'on prend face aux demeures, une enquête où les objets sont triés d'avance est sans intérêt. Pas de suspense, aucun imprévu ! Tu déroules une litanie sans dérapages et sans surprises, une galerie de portraits d'où sont gommés les éléments dérangeants. Sans ombres au tableau, bien lissé, bien torché... Fade et sans piment !

D'un geste vif, elle s'est emparée du dernier numéro pour me le jeter en pleine face.

— Et cette galerie de privilégiés, ces nantis bardés de billets de banque et de diplômes... on n'en croise pas plus au détour d'Internet qu'au coin d'une rue ! Est-ce à moi de t'apprendre qu'une enquête doit ratisser large ?

Elle a laissé retomber sa main sur le journal avec un claquement sonore, comme si le papier recevait la gifle qu'elle rêvait de me coller au visage. Quand Julie est en furie, sa rage n'épargne aucun recoin des bureaux. Je savais de façon certaine que, derrière la porte, elles tendaient l'oreille, les stagiaires de la rédaction, ravies que pour une fois je me retrouve exposée à la foudre et nue sous l'arc

électrique, moi qui découvre en dix secondes au moins vingt fautes impardonnables dans chacun de leurs articles. À présent, c'était pire qu'une atteinte à l'orthographe ! C'était mon enquête en entier qu'il aurait fallu nettoyer d'un coup de souris, glisser dans la poubelle à jamais.

— Je veux tout, dans ce reportage, insistait Julie. L'âme humaine avec ses multiples raisons de se mettre en scène dans un univers virtuel. Ne t'impose aucune limite et ne refuse aucun rendez-vous. Rencontre-les tous ! Les opticiens, les mécaniciens, les retraités, les...

— Ce n'est pas une enquête sociologique, j'ai protesté. Juste une galerie de portraits, des instantanés qui ne signifient rien. Je n'aurai jamais que des bribes d'existences, attablée avec eux quelques instants dans un café. Des impressions fugitives et sans fondement. Si tu veux des données fiables, consulte un statisticien.

J'étais prête à faire marche arrière ! À lui plonger le nez dans ses contradictions jusqu'à ce qu'elle crie grâce. À lui tourner le dos, de la rancœur plein l'estomac. Ce feuilleton d'été, c'est elle qui en a eu l'idée, qui nous l'a imposé l'an dernier quand il s'est agi de présenter ceux qui partent en vacances autrement : Michaël, humanitaire et maçon, Jade, autostoppeuse... Un éclairage hautement tendancieux sur une idée, un visage, un projet. Je n'avais pas décrit autre chose et voilà qu'elle me le reprochait, comme si j'avais dû composer en seulement trente articles la somme des déboires de toutes les amoureuses en réseau.

— Pourquoi forcément des déboires ? objectait Julie.

Sa stupéfaction rejoignait la mienne et sa crédulité me sidérait. Si elle les avait pratiqués comme moi, Julie aurait su qu'on ne croise sur les sites de rencontres que des fous, des obsédés, des pervers. Ignorait-elle que les menteurs avancent sur nos écrans comme dans la vie, à pas de loup, masqués de politesse et d'urbanité ? Mais si l'on gratte un peu le vernis, voilà qu'apparaissent au grand jour la veulerie lamentable et la férocité. Tout l'enjeu de la rencontre est de flairer sans délai le piège qu'ils nous tendent.

— Une démarche indigne d'une journaliste ! s'époumonait Julie. Une approche bornée ! Une caricature d'avocat d'affaires et de professeur d'université !

Elle cherchait son souffle et crachait ses mots comme au bord de l'asphyxie.

— Tu t'es mis des œillères et tu n'as décrit que ta peur et tes préjugés. Je demande à Mélisse de prendre le relais.

J'ai sursauté.

— Jamais de la vie ! Cette enquête, c'est...

Mon bébé, ma chose, une raison de me lever le matin, de me glisser la nuit dans la peau d'une autre et de me sentir observée, désirée. Un peu moins anonyme qu'au journal où je ne suis qu'une signature au coin d'un imprimé que personne ne lira jusqu'au bout, qui finira froissé sur un siège d'autobus humide de la sueur de millions de fesses avant de se détruire en flammes au cœur d'un incinérateur.

Parfois la nuit, quand je ne dormais pas, dans la fièvre du prochain rendez-vous, je me relevais, j'allumais l'écran pour considérer mon profil. Pas celui des autres ! Ce défilé de visages d'hommes, ces caractéristiques un peu minables qui me laissaient de glace : *j'aime l'équipe du Portugal et les bons petits plats, la lecture au coin du feu ; je suis mince, endurant, je veux des jolies filles...* Ils m'intéressaient moins que mon propre visage et les quelques mots que j'avais jetés pour les séduire. Or je ne me lassais pas de me plaire enfin, parce que pour une fois j'avais légèrement menti ! Je n'étais ni fine, ni sportive, ni si jeune que je l'avais promis. J'avais choisi ma meilleure photo, légèrement retouchée, et je m'étais parée de qualités provisoires : entreprenante, amusante... Une autre moi, celle que j'avais toujours rêvé d'être ! Elle existait pour un temps, cette Salomé, sur les sites de rencontres où je l'avais postée, et je n'avais nulle intention de la supprimer, comme si en l'effaçant je renonçais à l'aura qu'elle possédait pour retomber dans le néant, dans le noir abîme de mon anonymat.

Julie m'a regardée en soupirant. Je lisais l'épuisement dans son regard, une infinie lassitude, et je me suis demandé ce qu'elle faisait de ses nuits d'insomnie, si elle aussi se confectionnait des cernes à force de...

— C'est bon, a-t-elle conclu. Je te laisse une semaine. Après, je ne pourrai plus rien pour toi.

Au moment de quitter la pièce, elle s'est retournée une dernière fois, toute sa fureur revenue, et j'ai senti courir un courant glacé sur ma nuque. À croire que je ne survivrais pas à ce voyage en pays virtuel.

— Et va jusqu'au bout !

Jusqu'au bout de quoi ? me suis-je demandé.

De l'excitation, des rejets ? De toutes les rencontres — au moins vingt-trois demandes auxquelles je n'avais pas répondu pour cause de familiarité, d'âge avancé, d'instinctive répulsion, de... je ne sais plus, juste pas envie de contacter ceux-là qui me paraissaient déplaisants, mais peut-être qu'il faudrait que je m'y résigne — et jusqu'au bout de toutes les exigences, aussi contre nature soient-elles ?

Je n'allais pas renoncer.

— D'accord, j'ai répondu avec le sentiment de lui signer un chèque en blanc.

FEMME INFINIMENT

LE QUOTIDIEN DE VOTRE QUOTIDIEN

Salomé Dutilleul

11 juillet

WLADIMIR

Wladimir a les cheveux courts ondulés, presque frisés: pas du tout mon genre, aucune envie de lui caresser la tête s'il fallait en arriver là! Je m'affale avec méfiance dans un angle mort du siège orange et laisse mon regard dériver sur les coussins joyeux du Café des Chimères. Il y règne une gaieté fiévreuse, une humeur allègre, qui donnent le sentiment qu'ici rien n'est jamais sérieux, rien n'a le tragique qu'on attribue parfois à l'existence. La serveuse essuie le goulot poisseux d'une bouteille au contenu bleu givré, et je sens qu'elle se retient de lécher la dernière goutte comme elle le ferait chez elle au moment de refermer le bouchon. Je souris. Rien n'est jamais grave et rien de malheureux ne saurait advenir en un lieu si coloré, si pimpant.

— Tu fais souvent des rencontres? me demande Wladimir en faisant tourner son verre entre ses doigts.

Il est petit, râblé. Je sens en lui une puissance inquiétante, un intérêt d'une veulerie qui se cache à peine, et pourtant je reste là, parce que demain sortira mon article et que je n'ai que lui sous la main. Je reste et je bois, en cette fin de journée d'été lumineuse et douce où les défenses faiblissent dans la fatigue du soir et l'onctuosité de l'alcool. Une musique en sourdine ajoute une poignante mélancolie à la fin du jour,

et je reconnais la voix rauque, unique, de Cesaria Evora dans le haut-parleur derrière mon dos. Des guitares tristes égrènent leurs notes en chute libre et la nostalgie nous cerne, elle rampe autour de nous comme une liqueur poisseuse qui nous englue et nous amollit. Je me détends tandis que Wladimir m'observe entre ses paupières plissées. Nous ne disons rien, que se diraient deux inconnus qui se croisent pour la première fois, empêtrés chacun dans des arrière-pensées secrètes ? Je songe à mon enquête et j'entends la voix de Julie me chuchotant : Ne t'impose aucune limite ! Et lui se fait des scénarios précis dont je ne tarderai pas à découvrir la teneur après quelques verres avalés dans un demi-silence entrecoupé de mots hachés.

Je découvrirai bientôt qu'il a connu quantité de femmes. Que le sexe est sa passion, le centre et le nœud de son existence. Qu'il en aime tout : les chuchotements, la sueur et les sécrétions. Qu'il n'est rien qui l'emporte sur une rencontre enfiévrée, humide, et qu'il y consacrerait volontiers tout son temps en dépit des exigences de son patron, de ses ex-femmes et de ses enfants, de son... Je l'écoute en oubliant de boire au verre à peine entamé qui reste aussi réservé que moi sur la table en bois bleu. Les guitares pleurent et les couleurs dansent, ainsi je suis enivrée sans avoir bu, glissant doucement sur une pente ondulante et grave. Jamais je n'avais entendu voix plus persuasive et plus convaincante, une ligne de faille en moi ne demande en cet instant qu'à s'abîmer.

— Et toi ? me demande Wladimir d'un ton léger.

Je manque étouffer. Pour gagner du temps, je plonge le nez dans mon verre à pied qui tangué tandis que Cesaria module un *Besame mucho* tremblé. Main-

tenant je suis devenue bilingue et je comprends sa joyeuse tristesse, sa langue et son besoin désespéré d'un baiser violent, âpre et profond comme le bleu jeté sur les murs du Café des Chimères.

— Euh... pas grand-chose à dire, je réponds.

Je le vois qui m'adresse un sourire de pitié.

— Quel dommage, conclut-il avant d'enchaîner qu'il est grand temps d'y remédier.

Je marque un sursaut.

Wladimir se penche en avant, les yeux brillants. Ses cheveux frisés exhalent un parfum douceâtre qui me révulse, une odeur artificielle que je déteste. Et pourtant je ne me lève pas, je ne pars pas. Quelque chose en moi me retient là, sur ce coussin fuchsia posé sur une chaise en paille orangée, tandis que la serveuse mélancolique chantonne en contrepoint d'une voix qui détonne, exactement comme moi. Les mains de Wladimir dessinent une promesse, habillent l'air entre lui et moi, semblables à des nuages qui s'attardent. Je les suis du regard, hypnotisée. Il y a quelque chose du serpent, chez cet homme, ce tentateur à la voix magnétique, au corps souple et lisse ! Il me faudrait reprendre la maîtrise de moi-même, or je fuis son regard en détournant les yeux vers mes voisins de table, un couple heureux qui s'échange ses cocktails et rit sans égard pour la nostalgie de Cesaria.

— Tu sais quoi ? chuchote Wladimir dans un souffle chaud. Tu ne devrais pas laisser passer l'occasion.

Le bleu des murs m'agresse les yeux. Le rouge éclatant des chaises aussi. L'indigo qui tangué au fond de la bouteille, au bras de la serveuse, me cloue les paupières. Il règne une telle débauche de couleurs au Café des Chimères que j'en tombe à la renverse.

— Je serai ta révélation. Ce sera très bien, tu peux me faire confiance. Je sais tellement m’y prendre.

Sa langue serpente entre ses lèvres, semblable aux ondulations de ses cheveux; j’en perds ma droiture habituelle, au rythme chaloupé des percussions. Vladimir attend, sûr de lui. Maintenant qu’il a ferré le poisson, ne reste plus qu’à tirer le fil et l’amener doucement jusqu’à la poêle comme s’il y plongeait de son plein gré, confondant l’huile bouillante et l’océan dense. Il a raison de prendre son temps, car l’idée prend forme peu à peu dans mon esprit, la tentation s’insinue dans les circonvolutions de mon cerveau. Je soupèse sa proposition, je me dis que peut-être une révélation de cet ordre est inévitable. Hautement souhaitable! Un œil jeté sur le bariolage du café créole achève de me convaincre. Indispensable!

Il est temps d’en finir avec les années de misère affective et sexuelle, à me contenter d’étreintes furtives. À vivre de rencontres frustrantes. À verrouiller mes désirs insatisfaits, ne connaissant de l’amour que des images imprécises et des oui-dire exagérés. Surtout je me dis que pour une fois je devrais laisser tomber mes peurs et tenter ma chance. Un homme, est-ce si terrifiant? Comment font les autres, après tout? N’ont-elles pas des partenaires d’un soir, des liaisons variées sans les interrogations que je trimbale au fond de mon crâne hésitant, sans les peurs que je véhicule au creux de mon ventre inquiet? Je me dis qu’il faudrait forcer ma nature. Y aller franchement, pour une fois. Pourquoi n’oserais-je pas, moi aussi, toquer à la porte d’un spécialiste du sexe? Il ne manque à Vladimir qu’une blouse blanche et un stéthoscope autour du cou pour que l’illusion soit parfaite. J’ai devant moi

le professeur Machin, l'expert en manipulation des corps, qui me dit, l'air soucieux et les sourcils froncés :

— Il est plus que temps d'intervenir.

Ainsi commence le compte à rebours avant l'entrée en salle d'opération: *Voilà ce qui vous attend, chère madame, et n'ayez crainte, tout se déroulera selon le protocole. Et vous vous sentirez tellement mieux après... Vous n'aurez qu'un regret: celui d'avoir attendu si longtemps!* Sa voix berceuse et ses descriptions cliniques font le reste, mes dernières défenses tombent autour de moi comme autant d'invisibles lamentations capverdiennes sur le sol indigo.

Je me relève et prends mon sac à main. Je le suis dans sa voiture où règne une odeur inconnue, sucrée, la même qu'il traîne après lui. Je me sens contractée. Je ne suis pas certaine d'avoir raison. Je me suis fait emballer sans façons comme une proie facile et je me sens déjà le veau gras qu'on mène à la boucherie. Lui paraît très à son aise, et lentement son assurance me détend. Je finis par trouver tout cela normal: monter dans la voiture d'un inconnu, le laisser me mener je ne sais où, le suivre à l'intérieur d'une maison que je découvre à moitié vide, hormis le lit dans une chambre déserte.

— C'est une villa qui m'appartient, que je m'apprête à louer, me dit Wladimir.

Puis nous nous déshabillons. Je me sens tétanisée d'appréhension. Je me cramponne à sa promesse: *avec moi ce sera l'étreinte d'un expert et je serai ta révélation.*

Il est couché sur moi, son odeur douceâtre exacerbée, ses cheveux frisés rudes au toucher. Wladimir me troue littéralement comme une barre d'acier, je me

tords, en sueur, avec le sentiment que quelque chose est en train de dérapier. Les parfums, les fièvres et les chuchotements... qu'en fait-il? Abandonnés sur le rayon des préliminaires absents. La science des corps, la connaissance intime des plaisirs? Oubliées au tiroir des satisfactions personnelles! Wladimir se démène comme un fou sur un terrain de sport où ne règnent que le muscle et l'exploit pur. Aucune subtilité. Pas le moindre effleurement, rien qui ressemble à la délicatesse, à la lente montée du désir. Et sa propre violence lui sert de moteur, l'encense et le porte sur une déferlante d'autosatisfaction démesurée. Il est parti loin, très loin dans l'illusion de sa puissance absolue, insensible à la douleur qui me gagne tandis que j'ai une pensée apitoyée pour celles qui ont découvert leur corps avec lui. Pantelantes et meurtries, je les imagine. Et combien je comprends les femmes qui ont mis fin au processus et pris congé de cet amateur de chair expert en coups de boutoir, épris de sensations violentes au point de me demander, presque méprisant :

— Tu ne sens rien ?

Je ne sens que mon cœur qui bat trop fort, mon ventre qui se plie sous la peur. Je ne ressens rien de ce qu'il m'avait promis! Wladimir, écœuré, dans un dernier coup de rein se délivre et s'abat tandis que je pousse un soupir soulagé. C'est fini! Je peux rentrer chez moi, regagner mon terrier, finir la soirée en écrivant mon article.

Wladimir me lâche au coin d'une rue, je ne le reverrai pas, c'est ainsi qu'il ne s'attarde jamais aux « femmes Kleenex ». J'ai sursauté sous l'insulte, puis cette perspective m'a soulagée. La pseudo révélation relevait désormais d'un passé révolu que je pouvais oublier.